

vécu, content de son bonheur, si une série d'événements ne l'avaient conduit sur la grande scène du monde.

En 1864, nous trouvons M. Beausoleil à Montréal, faisant son droit chez MM. Bélanger et Desnoyers (aujourd'hui juges tous deux). Cependant, la politique exerçait déjà sur son esprit une sorte de fascination et il débuta dans la carrière du journalisme en entrant à la rédaction de *L'Ordre*, en 1866. L'année suivante, il suivit M. Hector Fabre, qui allait fonder *L'Événement*, à Québec, mais six mois plus tard, il revint à *L'Ordre*, puis au *Nouveau-Monde*.

Son passage à ce dernier journal fut particulièrement brillant. Le souvenir des vives et passionnantes polémiques qu'il eut à soutenir contre MM. Dunn, Decelles et Cauchon est encore aujourd'hui palpitant d'intérêt.

Il n'existe peut-être pas de carrières plus difficile que le journalisme. En effet, le journaliste doit être prêt à écrire sur tout. Quel est celui qui sait ce qu'il écrira demain ? Dans une même journée, le hasard des événements peut le faire passer des États-Unis à l'Égypte, de l'antiquité la plus reculée à l'actualité la plus palpitante, des questions politiques aux questions religieuses. Ce sont à chaque instant des sauts de deux mille ans et de deux mille lieues ; il lui faut connaître tous les temps, tous les pays, leurs histoires, leurs mœurs, leurs situations économiques. C'est là une difficulté dont on ne tient pas souvent compte et qui est immense. Aussi quelle souplesse, quelle intelligence, quel esprit toujours prêt il faut pour ce périlleux métier.

M. Beausoleil fut un maître dans cet art si compliqué. Aujourd'hui encore, en relisant certains de ses articles, on est vivement impressionné. En maints endroits, on rencontre vraiment l'étoffe des grands polémistes français : chaleur, spontanéité, dialectique vigoureuse et serrée, cela se fonde dans un élément de force harmonieuse et superbe où domine une influence prépondérante, l'influence du savoir et de la raison.

C'est en 1872 qu'eut lieu cette coalition de tout ce que Montréal comptait alors de distingué parmi la jeunesse canadienne-française. M. Beau-

soleil dans sa remarquable conférence de l'hiver dernier au club Letellier a raconté leurs travaux et leurs aspirations d'une façon trop magistrale pour qu'il me soit permis d'insister.

L'année suivante, nous retrouvons M. Beausoleil au *Bien Public*, qui fut durant sa brillante et trop courte carrière, le point de ralliement de la jeunesse libérale. Il avait fondé ce journal de concert avec M. L. O. David, ce vaillant patriote, qui consacre son beau talent dans l'admiration des autres et qui brûle comme un trépied plein d'escens et de charbon devant les gloires nationales de son pays, jettant dans la flamme son temps, son travail, sa pensée, son âme : tout ce que peut sacrifier un homme à ce qu'il adore.

Si les dissemblances physiques et intellectuelles sont grandes entre MM. David et Beausoleil, la conformité morale les fait oublier, car tous deux n'ont toujours eu qu'un amour-propre : la grandeur de la nation canadienne-française.

Outre le journalisme M. Beausoleil a aussi une autre passion : ce sont les livres,

Posséder une bibliothèque c'est l'orgueil et le bonheur du lettré, qui vit au milieu de ses richesses qu'il ne se contente pas de regarder, mais qu'il lit, qu'il étudie et dont il s'assimile la substance.

M. Beausoleil étudia partout et toujours et sa curiosité est universelle. Régulièrement, il se tient au courant des voyages et des explorations ; régulièrement il s'informe des faits de la vie sociale et politique ; régulièrement il suit les progrès de la science. Mais l'étude de l'économie politique a pour lui un attrait tout particulier.

Défendre la société canadienne menacée dans ses intérêts matériels, dans les ressorts de sa puissance financière, comme dans sa vie morale, cela a toujours été sa pensée dominante.

En 1875, M. Beausoleil abandonna le journalisme et se consacra aux affaires à titre de syndic officiel pour le district de Montréal.

Il a rempli cette charge délicate avec beaucoup d'application, de prudence, de sagesse, de mesure et de raison pratique. Dans tous les mondes, il s'était acquis des clients : marchands,